

DU MÊME AUTEUR

AILLEURS SI J'Y SUIS, Le Passage, 2007

Prix Drouot 2007

FUME ET TUE, Le Passage, 2008

ANTOINE LAURAIN

CARREFOUR DES NOSTALGIES

roman

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni

Photographie de couverture : © Jean Grisoni

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2009



LEPASSAGE

*Mon passé, c'est les trois quarts de mon présent.
Je rêve plus que je ne vis, et je rêve en arrière.*

Jules Renard

Mémoire effaçable et programmable à lecture seule.

EPROM

Carrefour : endroit où se croisent plusieurs rues, voies, ou chemins. Nostalgie : état psychologique mêlant une douce tristesse à un envoûtement lié au passé.

Les souvenirs provoquant la nostalgie étaient-ils si heureux que cela ? Rien n'est moins sûr. Si certains portaient en eux l'état de bonheur, beaucoup étaient simplement « quotidiens », même « banals ». Pourtant les années qui nous en éloignent, à la manière du vieillissement des vins, leur confèrent un goût et un parfum inimitable.

À haute dose, la nostalgie peut faire glisser vers l'indolence, l'inaction, l'apathie.

Ce ne sera pas le cas dans cette histoire.

Le champagne était encore posé sur le buffet quelques minutes auparavant. Par un tour de passe-passe d'une extrême dextérité, il venait de disparaître, remis en dessous certainement. À l'autre bout de la salle, un bouchon avait claqué et tous les regards s'étaient tournés. Regards courroucés, outrés pour certains.

– ... Puis quoi encore, avait murmuré Julien Bailler.

Le jeune homme responsable du bruit avait haussé les épaules et s'était versé un verre avec une mimique indiquant qu'il était désolé mais qu'il avait soif.

Moi, je n'avais pas soif. Je connaissais le résultat définitif depuis trois quarts d'heure. La cellule du parti m'avait d'abord joint à dix-sept heures trente, pour me dire d'une voix blanche que le score, contre toute attente, s'annonçait serré. Je le savais déjà. Mon ami Armand, des renseignements, m'avait appelé en franc-tireur dix minutes plus tôt. Les votes en ma faveur stagnaient depuis une heure. Je ne remontais pas.

– Ils disent que c'est un phénomène de vases.

– Quoi de vase? La vase de la rivière?

– Non, de vases communicants. Il y en a un qui se remplit et l'autre cesse de se remplir... l'autre, c'est toi.

– C'est quoi ces histoires de vases à la con?

– Ils disent que c'est rare mais que ça arrive.

Une heure et seize minutes plus tard, l'état-major du parti confirmait l'histoire vaseuse d'Armand :

– François...

– Ça ne marche pas ?

– Non... Alphandon a réussi, on ne sait pas comment, mais... c'est lui.

« C'est la surprise, François Heurtevent perd la mairie de Perisac », annonçaient les journaux télévisés nationaux. Les sondages me donnaient pourtant gagnant dans tous les cas de figure. Perdre la députation, soit, la mairie de Perisac, c'était presque impensable.

– Ce n'est pas grave mon chéri, m'avait dit doucement ma femme, juste derrière moi, juste dans ma nuque, comme une muse apaisante.

Des mots comme on en dit aux enfants qui viennent de perdre une compétition sportive, au club Mickey.

« Si, c'est grave. » J'aurais voulu répondre d'une voix sombre et virile, sans appel. Mais la phrase n'était pas sortie. J'étais resté bloqué sur les bouteilles de champagne qui venaient de disparaître, puis mes yeux avaient dérivé vers un poster encadré au mur qui vantait les excursions à vélo dans la région. On y voyait des cyclistes filles et garçons tout sourires pédalant bon train sur nos belles routes. Ils étaient bien les seuls à sourire dans la permanence du parti reconvertie pour l'occasion en QG de campagne. Cette photo, je l'avais toujours connue, elle commençait à pâlir sous le soleil, elle devait être là depuis vingt ans. Le deuxième septennat de Mitterrand. Cela semblait loin aussi, à des années-

lumière. On aurait dû la changer, depuis le temps. En mettre une nouvelle. Quelque chose s'était endormi dans la ville. Ce que les journalistes en mal de trouvailles nomment le train-train, moi aussi j'en faisais partie, et même, depuis deux mois, je le représentais. Je venais de payer l'addition. Les jeunes qui pédalaient sur la photo avaient une vingtaine d'années. Vingt ans d'écart, ils devaient en avoir quarante maintenant, être mariés, avoir des enfants, qui eux-mêmes avaient des vélos...

« Si Derk voyait ça » était la seule phrase que j'avais failli prononcer, mais celle-là non plus n'était pas sortie.

– Il n'y a que deux cent deux voix d'écart, m'avait rappelé Beauvin en me posant la main sur l'épaule.

Je m'étais tourné vers lui et l'avais regardé sans qu'aucune expression ne se glisse sur mon visage. Ni colère ni désespoir. J'avais regardé l'adjoint à la culture comme j'avais regardé l'affiche de randonnée. Comme j'aurais contemplé un homard dans l'aquarium du poissonnier. Curieusement, l'envie d'un homard grillé m'avait traversé les papilles. Elle avait disparu aussitôt, certainement une association bien involontaire à l'un des derniers plats inventés par Sylvie et qui, dans mon trouble, m'était revenu en mémoire : « Homard grillé aux écorces de réglisse et sa sauce de prunes rouges montée en neige ».

– Tu veux manger quelque chose ? m'avait demandé le troisième de liste, en me tendant une coupelle pleine de gâteaux secs.

J'en avais pris un et l'avais mastiqué.

– C'est dégueulasse ce truc, qui a acheté ça ?

– Euh... Nous. C'est notre buffet de campagne.

– Tout s'explique, avais-je répondu, en reposant ma moitié de biscuit dans l'assiette avant de tourner les talons.

Un cameraman pliait son matériel, la salle se vidait à toute allure. Le mot « hémorragie » m'était venu à l'esprit. Sur les écrans des téléviseurs installés aux quatre coins, on pouvait voir le camp adverse faire la fête. Des jolies filles exultaient devant les caméras régionales avec des bouteilles de champagne à la main. On se serait cru en 1998 après la finale de la Coupe du monde. Cela m'avait fait penser qu'il faudrait bientôt que je range mes photos personnelles avec des célébrités au mur de mon bureau, celle avec Zizou entre autres. J'avais l'air particulièrement idiot dessus, mais les administrés avaient adoré la présence de leur maire à ses côtés. Qui disait mieux ? Personne à l'époque. Mille fois, dans la rue, on m'avait demandé si Zidane était gentil. C'était ça qui les occupait le plus : savoir s'il était gentil.

De retour à la mairie, seul sur la terrasse, j'avais entendu des pétards et des klaxons dans la nuit. Des bandes de militants déjà ivres qui chantaient. La vision était romantique, je m'étais représenté l'hôtel de ville sombrant petit à petit, et moi, au plus haut niveau de la passerelle, attendant que des eaux imaginaires m'engloutissent. C'était le moment de prononcer des phrases grandioses. Mais là non plus, rien ne m'était venu. Soixante-deux mille trois cent huit administrés, deux cent deux voix d'écart. Je m'étais demandé où étaient ces deux cent deux voix parmi les lumières des immeubles.

– Santé, m'sieur le maire ! m'avait crié un jeune homme de la place, une cannette à la main.

Était-ce un militant qui me consolait à sa façon, ou un soutien du camp adverse qui se foutait de moi ? Je n'en savais rien. Je lui avais adressé un petit signe très sobre de la main, comme

le pape place Saint-Pierre au Vatican, à cette différence que le pape le faisait devant des foules en liesse. La place était vide, l'ombre d'un chien la traversa pour aller lever la patte contre un réverbère. C'était finalement l'image que je garderais de cette soirée électorale. Ce devait être un chien du camp adverse, il avait bu trop de champagne lui aussi et venait se soulager devant mes fenêtres.

– Les cuisines de La Musarde sont ouvertes, viens, on va manger là-bas, avait dit Sylvie qui venait de me rejoindre, il y a du homard à la réglette.

Au même moment, un sms de ma fille m'était parvenu. « Putain, ça craint », avait-elle écrit avec la fraîcheur de ses dix-huit ans. Moi qui lui reprochais constamment son vocabulaire, ce soir-là je ne pouvais lui donner tort, elle avait fait la meilleure synthèse de cette soirée.

« *Il vient de perdre la mairie de Perisac aux dernières élections.* » J'avais ajouté cette phrase, en italiques, le lendemain même, à la première partie de ma biographie sur le site Internet Wikipédia.

« Heurtevent François (homme politique français) né en 1961. Fils de Pierre Heurtevent, chirurgien-dentiste, et de l'actrice de boulevard Marie Dava-Heurtevent. Attaché au barreau de Paris à vingt-trois ans, il ne plaidera pas et débute sa carrière politique auprès d'André Dercours. Secrétaire particulier de cette figure de la cinquième République, puis attaché parlementaire, il est numéro deux de la liste emmenée par Dercours aux élections municipales de 1989 et devient son premier adjoint à la mairie de Perisac. Après la mort de ce dernier durant son mandat, il est élu maire par le conseil municipal et le reste jusqu'à la prochaine élection, qu'il remporte dès le premier tour avec soixante et un pour cent des suffrages. Personnalité atypique, il n'est pas énarque et ne sort pas du sérail. Il étend ses réseaux bien au-delà de son parti. Il est réélu deux fois à la mairie, brigue et remporte la députation, puis la perd de peu lors des dernières législatives. Son charisme en fait une des figures de son parti. François

Heurtevent est le mari de la célèbre chef étoilée au Michelin, Sylvie Desbruyères.

Il vient de perdre la mairie de Perisac aux dernières élections.

⇒ voir site Ville de Perisac

⇒ voir site La Musarde ***

⇒ voir site de son parti. »

Juste après cet acte parfaitement masochiste, j'étais parti en promenade dans ma ville. Sans aucun but précis. Comme autrefois, comme au tout début. Marchant seul dans les rues ensoleillées, j'avais l'impression étrange de remonter le temps. Dans le quartier historique, j'avais rendu visite à quelques commerçants qui me disaient avec des mines consternées ne pas comprendre la défaite. Le patron d'un nouveau bar à vin m'avait offert deux sélections de grands crus à déguster au verre. Il n'avait pas évoqué les résultats des élections, nous avions devisé sur le tanin du vin, le coût de la vie et aussi le temps qu'il faisait.

Face au lycée Paul Valéry, j'étais passé devant nos affiches de campagne, qui seraient bientôt retirées avec leurs panneaux amovibles en métal, tous reliés les uns aux autres par des grosses chaînes, type antivols de motos. La candidate du Front national avait été lacérée rageusement, et des petites croix gammées avaient été tracées sur le fond bleu de l'affiche. Seule la tête de Bernard Farnou, le candidat vert, était intacte, les bulletins en sa faveur étaient si peu nombreux qu'il n'avait suggéré aucune haine aux Perisacais. C'était un de mes regrets de ne pas avoir fait alliance avec lui. C'était un homme sympathique, professeur de biologie à la retraite, un peu dépassé par les lignes de son parti. Notre différend avait porté sur une décharge

municipale, peu aux normes, j'en conviens, mais qu'il aurait été bien difficile de déplacer vers un autre secteur. Des histoires de déchets non recyclables et de tri sélectif des poubelles pas encore appliqué avaient achevé de mettre fin à notre éventuelle entente. Le candidat communiste se voyait, lui, tatoué d'un « PD » sur le front, bien qu'à ma connaissance il n'ait aucun penchant pour les hommes. Un opposant plus lettré avait inscrit au feutre rouge : « Va te faire élire chez Poutine ». Sans pour autant signer son conseil. La liste LCR était déchirée et flottait au vent ; du plat de la main, je l'avais remise en place. Pierre-Marie Alphandon, mon successeur, était lui aussi gri-bouillé, mais l'auteur ne devait plus avoir beaucoup d'encre dans son Bic, car le visage n'était pas atteint. En revanche, un plaisantin lui avait dessiné, au feutre noir, une sorte de ver de terre lui sortant de l'oreille. Toujours au feutre noir, sur mon affiche, la même main m'avait fait des moustaches à la Salvador Dali et une dent noire. Je m'étais reculé pour me regarder, les moustaches n'étaient pas sans chic, la dent me plaisait moins. C'est en m'approchant que je vis que l'homme au stylo Bic sans encre avait tenté une modification de mon slogan : « Pour l'avenir avec Heurtevent », sous sa main, devenait : « Pas d'avenir... » Petite infamie, assez inventive toutefois.

Quelques années auparavant, un photographe de la ville nous avait demandé une aide du service de la culture afin d'édi-ter un recueil des affiches de la dernière campagne, lacérées et refaites par des mains anonymes. J'avais trouvé l'idée amusante, mais le conseil municipal ne m'avait pas suivi. Son recueil de photographies contenait à peu près tout ce qui avait pu se faire sur les entrées des bureaux de vote, ainsi des mots char-mants comme « pourri », « salaud », « escroc » figuraient parmi

d'autres photos bien plus poétiques celles-là. Sa volonté de tout mettre dans son recueil avait eu raison de sa publication.

– Monsieur le maire!

Je m'étais retourné pour découvrir le photographe en question. Comment s'appelait-il déjà? Il y avait un moyen mnémotechnique pour se souvenir de son nom... Guillaume Lux, c'était ça. Comme Guy Lux.

– Bonjour Guillaume, lui avais-je dit.

Il avait semblé content que je me souvienne de son prénom.

Nous avons engagé la conversation après qu'il eût pris quelques photos des dernières affiches lacérées. Je m'étais étonné qu'il ne photographie pas la mienne, peut-être était-ce un signe de délicatesse puisque je me trouvais à ses côtés. Mais non, il m'avait déjà pris la semaine précédente, et l'affiche n'avait pas évolué, selon lui. Il continuait, dans son petit maga-sin, à faire les mariages, les photos d'identité et les baptêmes. Il devait s'ennuyer à la longue. Nous marchions côte à côte, prêts à nous séparer, quand il m'avait demandé timidement s'il pou-vait prendre un cliché de moi.

– Pas une affiche, vous... Un portrait dans la rue.

Je lui avais volontiers accordé cette faveur.

Il m'avait fait remarquer que je n'avais plus de cravate, et c'était seulement à cet instant que j'avais noté, à mon tour, que je ne portais plus cet emblème depuis la défaite. Je m'étais adossé au mur du lycée, chemise bleu ciel ouverte, veste grise, et je l'avais regardé en tentant d'esquisser un sourire. Un petit vent m'avait balayé les cheveux, mon sourire s'était estompé et il avait déclenché son Leica, une fois, puis une autre. Il s'était penché et avait fait une troisième photo.

– Merci, m'avait-il dit avec beaucoup de respect. Vous avez changé.

– Vraiment ? lui avais-je répondu.

– Oui, avait-il prononcé gravement. Il y a quelque chose dans vos yeux...

Et il s'était éclipsé avant de me promettre de m'envoyer les clichés.

La prise de fonction de Pierre-Marie Alphonson avait été le point d'orgue de ce flottement personnel. Le jour dit, j'avais décalé la passation de pouvoir vers seize heures, afin de dormir en paix dans la matinée. Bien évidemment, j'avais rédigé un petit discours. En général, j'avais tout le personnel qualifié pour m'écrire mes bafouilles, mais, cette fois, j'avais décidé de faire cela seul. À la relecture cela fonctionnait plutôt bien. Le quotidien régional l'avait repris dans son intégralité avec une photo de moi en train de lire ma prose. J'en avais tiré la conclusion que j'aurais peut-être dû m'occuper personnellement davantage de certains aspects de ma communication. Mon directeur de campagne, Franck Charmatan et son adjoint chargé des relations médias avaient disparu aussitôt l'élection perdue. Ils avaient emporté avec eux leur slogan : « Pour l'avenir avec Heurtevent ». Je leur avais opposé que je ne pouvais pas vraiment incarner l'avenir étant donné que j'étais déjà le présent. Avec force courbes et tableaux, ces deux crétins m'avaient démontré le contraire :

– La fusion présent-avenir, c'est cette dialectique de dialogue que vous incarnez, m'avait répondu Charmatan.

Il suffisait de changer une lettre à son nom pour savoir ce qu'il était.

Mon petit discours achevé sous les applaudissements, j'avais dû serrer, dans un silence pesant, la main de mon successeur, lui souhaitant bonne chance tout en pensant le contraire. Les objectifs de la presse régionale avaient immortalisé dans leurs puces numériques ce pénible moment. Je n'avais ressenti aucune émotion particulière, j'étais au-delà de cela, je n'avais éprouvé en fait qu'une immense fatigue doublée d'un mal au dos que les deux cachets de Di-Antalvic avalés le matin même n'étaient pas parvenus à chasser. Toute l'équipe municipale installée depuis quinze ans à mes côtés allait sauter dans les semaines suivantes. Je n'étais plus rien, juste François Heurtevent, quarante-huit ans, cheveux châtain, un peu gris aux tempes, un mètre quatre-vingt-cinq, désormais citoyen ordinaire.

Un mois s'était écoulé. Le soleil filtrait à travers les rideaux de la chambre, il devait être onze heures, peut-être même midi. Ma femme, elle, continuait de se lever à six heures afin de se rendre à La Musarde. De mon côté, me lever me semblait désormais l'acte le plus douloureux à accomplir, une préparation mentale de plusieurs heures m'était depuis peu nécessaire. Disons qu'entre neuf heures et onze heures trente, j'agitais vaguement l'idée, pour aussitôt replonger dans un demi-sommeil, le nez écrasé dans l'oreiller, comme un chat comateux sur un radiateur. Durant ces heures vides dans la maison silencieuse, seul Archipattes venait de temps à autre vérifier mon sommeil. Matinal, le chat familial ne dormait qu'à partir de treize heures pour se réveiller vers les vingt heures, pour le journal télévisé.

Ainsi, mes matinées sous les draps n'étaient que très momentanément interrompues par une volée de griffes contre le sommier. Véritables petits hameçons qui entrent et sortent dans le tissu avec rage et délectation. Il me suffisait de crier : « Archipattes ! » du dessous de l'oreiller pour que cela cesse aussitôt, le silence de quelques secondes était suivi d'une galopade et d'un dérapage de griffes dans le couloir du vestibule. Puis, plus rien, Morphée me prenait à nouveau dans ses bras, jusqu'à midi.

Archipattes était arrivé douze ans auparavant, par la fenêtre de mon bureau de la mairie. J'étais en salle de réunion avec le département culture pour l'organisation de notre salon : « Un livre, des auteurs, une région ». Lorsque j'étais retourné vers mon luxueux bureau, pur Napoléon III aux plafonds moulurés, le chat se tenait sur ses quatre pattes, bien au centre de ma table, sur le dossier consacré aux mouvements sociaux de la CGT. Il m'avait regardé approcher sans sourciller jusqu'à ce que je m'arrête devant lui et qu'il se mette à sourire d'un air désabusé. Si l'on avait pris une photo à cet instant, on aurait pu penser que le maire de Perisac était un chat. Seul Sempé avait réussi ce genre de situation absurde et muette le temps d'un dessin. Le soir même, j'avais ramené le félin, que ma fille, Amélie, alors âgée de six ans, avait baptisé Archipattes.

Il serait faux de dire que mon nouveau rythme et mon sommeil prolongé n'inquiétaient pas mon entourage. Ma femme voyait d'un mauvais œil s'étirer dans le temps mes grasses matinées. Au début tout le monde comprit très bien cette petite phase de désarroi. On me conseilla de me reposer, de « prendre du recul ». Ma femme me préparait même des citrons chauds, ce qui n'avait pas eu lieu depuis les premières années de notre mariage. Disons qu'après la troisième semaine, cela devint suspect. Que François Heurtevent, figure de son parti et ex-maire d'une ville de plus de soixante-deux mille habitants, se comporte comme son chat, devenait difficilement acceptable.

Et puis un matin, le téléphone sonna sur la table de nuit. À tâtons je décrochai.

– Heurtevent ?

– C'est moi.

La direction du parti organisait une grande réunion avec le secrétaire, deux semaines plus tard, à la porte de Versailles. Tous les maires ayant perdu les élections étaient conviés avec les gagnants, histoire de se ressouder autour de nos instances et de définir une ligne claire pour l'avenir. Le chargé de communication Veillergant était très excité au téléphone, il tenait *impérativement* à ma présence. Il avait répété l'adverbe plusieurs fois, et aussi des mots comme stratégie, finalité, objectifs et combat.

– Il faut se ressaisir ! avait-il conclu.

Se ressaisir ? J'avais cherché la définition dans le dictionnaire : « Saisir de nouveau ; reprendre possession. Se ressaisir : v. pr. Reprendre son calme, son sang-froid, redevenir maître de soi. »

Juste au-dessus, il y avait : « Ressaigner : v. intr. Saigner de nouveau. »

« En politique, les hauts sont très hauts, et les bas sont très bas. » Cette phrase d'André Dercours, au côté de qui j'avais commencé ma carrière vingt-cinq ans plus tôt, m'était revenue en mémoire. Je n'avais connu que les hauts. Les bas allaient se révéler très bas et pourtant, c'est dans ces eaux profondes, là où même les poissons n'ont plus l'air de poissons, que j'allais entrevoir la lumière.

André Dercours, dit « Derk ». Député-maire puis sénateur, éphémère ministre puis député de nouveau, puis de nouveau sénateur, puis maire, puis ministre éphémère encore. Figure de la vie politique des années soixante-dix et quatre-vingt, vieux renard, chauve comme une boule de billard et malin comme un singe. Je me suis souvent demandé ce que je serais devenu si je n'avais pas croisé sa route. Rien, probablement, ou du moins pas celui que je suis. On ne fera plus jamais d'hommes comme André Dercours. C'était une relation de mon père, qui était son dentiste. De caries en plombages, ils développèrent une sorte d'amitié. Nous commençâmes nos affaires ensemble, selon ses termes, l'année suivant ma sortie de l'examen du barreau. J'avais fait mon droit sans motivation. Je n'avais pas, contrairement à mes camarades, d'ambition. La cause des autres, la cause du peuple, ne me passionnait guère,

c'était plutôt la mienne que je voulais plaider et personne ne m'aidait pour cela.

– Ta mère m'affirme que le métier d'avocat ne te plaît pas, me dit un jour André Dercours. C'est ton droit, c'est le cas de le dire... mais la vie, mon garçon, ne t'a donné ni une âme d'artiste, ni le cerveau d'un scientifique, alors ma question sera simple : la politique te tente-t-elle?... En résumé, veux-tu travailler avec moi ?

Je crois qu'à soixante-dix ans, cela l'amusait beaucoup d'avoir un secrétaire de vingt-trois ans. Le terme d'« assistant » n'était pas encore employé, ou presque pas. D'ailleurs, il ne l'aurait pas compris. Il y aurait vu une connotation désobligeante. « Je ne suis pas un assisté », m'aurait-il dit en mâchouillant son dentier. Insupportable tic qu'il développa dans les derniers temps, allant jusqu'à poser l'objet du délit sur son bureau et, parfois, recevoir ses rendez-vous avec ses dents en évidence sur son porte-stylo. L'invité prenait les silences du maître pour de vastes réflexions jusqu'à ce que ses yeux se posent sur le dentier, il en déduisait alors que l'absence de paroles n'était pas due à des pensées insondables mais à un manque temporaire de canines et de molaires. Pourtant, je devais le constater, les hommes politiques ont un sens de l'observation très limité et rares étaient ceux qui repéraient le dentier sur le bureau. Jacques Chirac, lui, n'était pas dupe. Lorsqu'il venait nous voir, il commençait toujours par s'asseoir bruyamment sur la chaise Louis XV, sans jamais savoir où caser ses jambes d'acteur américain des années cinquante. Puis, l'opération des jambes achevée, il lançait à la cantonade : « Remets ta mâchoire avant que je te parle, j'ai besoin de t'entendre vieille tarentule ! »

À cette époque, j'aimais bien Chirac. Beaucoup d'entre nous l'aimaient bien, à gauche comme à droite, il avait un capital de sympathie surprenant. C'étaient les Français qui ne l'aimaient pas. Lorsqu'il fut battu en 1988 par un Mitterrand à cinquante-quatre pour cent, la claque fut rude. Derk, qui avait passé sa vie à naviguer de la gauche à la droite, véritable girouette hors-concours, lui prédit pourtant son élection un jour prochain en ces termes :

« Tu verras, tu y arriveras. La prochaine fois, probablement. Tu y arriveras comme y arrivent ces filles très chouettes que l'on trouve très sympathiques, mais avec qui on n'a pas envie de passer la nuit. Il vient un soir où on se sent seul et on baise avec elles, parfois c'est une révélation. Tu seras peut-être une révélation pour la France, le jour où elle aura envie de baiser avec toi... Attends cette nuit-là.

– Eh bah, dis-moi ! Je crois que je préfère encore quand tu as tes dents sur ton porte-stylo », avait été la réponse du futur cinquième président de la cinquième République.

Et pourtant Derk avait raison.

Les visites de Mitterrand, elles, étaient réellement déconcertantes. Les deux ne parlaient jamais politique mais vieux bouquins, qu'ils se montraient avec des minauderies de pornographes. Moi, je leur servais le café. « François, mon secrétaire », disait Derk en me désignant. « Mon homonyme », lui répliquait Mitterrand avec la petite grimace qui fit la célébrité de Thierry Le Luron. Parfois je les regardais se montrer leurs livres, on aurait dit des enfants avec des jouets. De vieux enfants, de très vieux enfants. Dans ces moments-là, un vertige m'étreignait : que faisais-je avec ces vieilles personnes, d'un autre temps,

qui s'accrochaient au pouvoir par un pacte que n'aurait pas renié Faust. Si je continuais ainsi, rien ne changerait jamais, ils deviendraient complètement séniles et moi, je serais toujours là à leur servir leur café. Cela avait quelque chose de terrifiant.

L'un possédait le plus grand nombre de dossiers sur tout ce qui comptait à Paris, l'autre commandait le feu nucléaire. Tout cela parlait vieilles éditions reliées plein cuir, et moi je faisais le café, à l'eau d'Évian frémissante, dans une machine en cuivre qui datait de Daladier. Internet allait arriver, le téléphone portable, les écrans plasma, pourtant, la classe politique dirigeante vivait dans un autre monde. Un monde englouti, celui des hommes d'autrefois que la fin du xx^e siècle allait balayer définitivement.

Je les laissais deviser sur leurs ouvrages de collection et je regardais par la fenêtre les voitures banalisées du service d'ordre présidentiel. Les gardes du corps, avec leurs oreillettes et leurs regards morts derrière leurs lunettes teintées, quadrillaient la rue en toute discrétion. Un vrai ballet, rien ne leur échappait à ceux-là, ni la femme à la poussette, ni l'homme à la baguette de pain, ni le couple qui traversait, ni le jeune homme en rollers... Ni moi, derrière les vitres du bureau de Derk. Un homme du service d'ordre levait les yeux vers moi, il devait apercevoir une silhouette connue derrière la vitre, une silhouette qui écartait les voilages. « C'est le jeune chez le vieux », devait-il dire dans son oreillette. Traduction : « C'est François Heurtevent chez André Dercours. » Ils savaient tout. Tout le monde sait tout sur tout le monde dans ce milieu. On appelle ça les dossiers. C'était la force de Derk. Il les avait accumulés depuis plus de cinquante ans. Pour me faire sourire, il avait sorti mon dossier du ministère de l'Intérieur, j'avais été pisté.

Travaillant pour lui, on avait cherché à se renseigner sur moi.

De ma description sur ma carte d'identité à mes habitudes les plus intimes, il y avait tout. Le bistrot que je fréquentais, la jeune fille avec laquelle je partageais ma vie et l'autre avec laquelle je partageais quelques nuits volées à mon emploi du temps et qui, bien évidemment, n'était pas connue de la première jeune fille. Eux savaient. La marque de bière que je consommais au café comme la presse que je lisais. J'ai toujours soupçonné qu'on s'était introduit à mon domicile de l'époque et que l'on avait tout passé au peigne fin pour être aussi bien renseigné.

– Les dossiers, mon garçon ! Il faut faire des dossiers. Un jour, dans un an, dans vingt ans, ils serviront.

Les dossiers permettent de faire pression sur l'adversaire et par là même de sauver sa peau. Plus on en a, plus on a de jokers. Les dossiers se répartissent en deux catégories : sexe et argent. Le sexe : toutes les déviances, maîtresses ou amants possibles. L'argent : tous les pots de vin, corruptions, malversations possibles. En dehors du sexe et de l'argent, il n'y a rien. Sauf peut-être les vieux livres...

– Cette lettre autographe de Zola est une pièce maîtresse de la littérature du XIX^e siècle, elle donne les clefs de son œuvre...

J'entends encore la voix du président qui, sous le coup de l'enthousiasme, s'envolait dans les aigus, et celle de Derk répondant :

– Oui... J'y tiens beaucoup.

Aujourd'hui, c'est moi qui ai la lettre.